

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 28/1 (2001)

DOI: 10.11588/fr.2001.1.47151

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Daniel NERLICH, *Diplomatische Gesandtschaften zwischen Ost- und Westkaisern 756–1002*, Frankfurt a. M. (Lang) 1999, 337 p. (Geist und Werk der Zeiten, 92).

L'étude technique des relations entre l'Occident et l'Orient se heurte souvent à la barrière des langues. On rendra grâce à l'A. de bien maîtriser le latin et le grec de l'époque considérée, ce qui lui permet d'interpréter les sources dans leur texte original. Il nous livre ainsi un travail solide dans lequel tous les documents sont cités – et reproduits dans un dossier exhaustif, à la fin de l'ouvrage. Ils sont scrutés de tous les points de vue utiles à son propos car aucun aspect des relations diplomatiques n'échappe à sa perspicacité. Ainsi l'ouvrage envisage tour à tour les grandes étapes de ces relations, les bases structurelles de la diplomatie – avec la conception qu'on se faisait de l'autre, les buts de leurs relations, l'organisation des bureaux chargés de la mettre en forme – ses agents, à une époque où il n'existait pas d'ambassades permanentes, au moins dans les États laïques, sans oublier les conditions de leur accréditation et celles de leur circulation, le cérémonial des réceptions officielles et la mise en forme des traités. Les sources, y compris les images, sont analysées avec beaucoup de prudence et autorisent, malgré leur concision, quelques conclusions convaincantes: les conditions matérielles n'ayant pas évolué, la circulation des agents diplomatiques était soumise aux mêmes contraintes; le but recherché était toujours la connaissance réciproque et la paix; les cours occidentales faisaient bonne figure à côté de celle de Constantinople.

Le dernier chapitre, consacré à la diplomatie pontificale pose cependant des questions qui auraient mérité d'être évoquées. Si le pape est considéré comme un intermédiaire entre l'Occident et l'Orient, il aurait fallu parler aussi des principautés et royaumes d'Europe centrale. Leurs souverains ont négocié avec les deux empires leur entrée dans l'une ou l'autre mouvance, imposant des prises de position de l'un et de l'autre. Si le pape est vu comme le protagoniste des conflits religieux, il aurait fallu se demander si les questions théologiques ne sont pas une donnée essentielle des relations internationales. Certes les *libri carolini* ne sont pas un document diplomatique, même s'ils apportent des informations sur le vocabulaire des relations entre les Francs et l'empire byzantin (p. 217); mais, par leur publication, Charlemagne renforçait sa position diplomatique et sa prétention à restaurer l'empire en Occident puisqu'il se posait en défenseur de la foi, habilité à réunir un contre-concile de Nicée, à Francfort, en 794.

L'ouvrage de Nerlich, excellent du point de vue technique, appelle donc une réflexion plus poussée sur les bases structurelles de la diplomatie: les discussions entre des empires qui envisageaient différemment les relations entre le souverain et l'Église, qui s'affrontaient autour de Rome et qui étendaient leur influence en Europe centrale en favorisant le rattachement des souverains aux patriarchats de Rome ou de Constantinople, ne pouvaient rester indifférentes à ces questions car ces empires étaient d'abord des États chrétiens.

Jean DURLIAT, Toulouse

Kathy Lynne Roper PEARSON, *Conflicting Loyalties in Early Medieval Bavaria. A View of Socio-Political Interaction, 680–900*, Aldershot, Hampshire (Ashgate) 1999, XIII–247 p.

En présentant une étude de l'évolution socio-politique du premier «État bavarois», Kathy Pearson tente de combler un manque dans l'historiographie en langue anglaise, dont peu de spécialistes se sont intéressés à la Bavière jusqu'à présent. Elle ambitionne donc de donner un panorama de l'évolution politique et de fournir quelques clefs permettant de mieux comprendre les destinées de cette région. Pour ce faire, l'auteur privilégie deux dimensions essentielles dans les structures de pouvoir des VII^e–IX^e siècles: d'une part la constitution d'une entité territoriale propre, d'autre part l'établissement de réseaux multiformes, fondés aussi bien sur la parenté et l'alliance que sur la fidélité et le service, réseaux qui se superposent et se concurrencent éventuellement. Le but avoué de l'auteur est de croiser le

problème de la territorialité et celui des réseaux pour observer comment l'ensemble débouche sur la création d'une entité propre: le duché des Bavarois qui évolue jusqu'au *regnum* carolingien. La structure de l'ouvrage est chronologique, ce qui amène à mettre l'accent sur la rupture que constitue la chute de Tassilon III en 788 et à opposer période agilolfingienne et période carolingienne. Après une présentation du pays et de la société bavaroise avant 680 (chap. 1), les chapitres alternent les études sur la structure politique (chap. 2 et 4) et sur la société des puissants (chap. 3 et 5).

Le premier chapitre dépeint la société bavaroise des VI^e–VII^e siècles comme une société encore extrêmement fluide, dont les réseaux de solidarité et de fidélité sont structurés autour des différents établissements ruraux, toujours capables d'intégrer de nouveaux venus dans la communauté. Les fidélités personnelles prennent des formes variées et tous les regroupements restent ouverts et flexibles. Le christianisme n'est pas encore idéologiquement dominant et le duc agilolfingien agit davantage comme chef militaire occasionnel que comme chef d'un territoire bien délimité. À la fin du VI^e siècle cependant, certains réseaux de fidélité sont bien en place autour de puissants qui s'appuient à la fois sur leurs immenses propriétés foncières et sur la proximité du pouvoir: c'est là le noyau de la puissance de l'aristocratie bavaroise.

L'importance du règne de Théodon est lié à l'effort de christianisation soutenu par la cour ducal qui fait des Bavarois un peuple chrétien, c'est-à-dire suivant des normes religieuses et possédant des structures ecclésiastiques comparables à celles du monde franc. Cette politique de christianisation est poursuivie par tous les successeurs de Théodon, et culmine sous Tassilon III qui tente de faire participer l'Église de Bavière à sa propre stratégie administrative et qui concevait son pouvoir territorial et personnel d'abord comme une alliance avec les élites religieuses. Il est bien connu cependant qu'une immense partie de l'aristocratie bavaroise a pris partie pour Charlemagne contre le duc agilolfingien, moins vaincu par la supériorité des armées franques que par le basculement des élites qui voyaient leur avantage dans l'intégration du duché dans l'empire que Charlemagne était en train de constituer, ce qui leur ouvrait un champ d'action »international«. L'étude de ses élites montre des changements importants survenus dans le courant du VII^e siècle, liés à la montée en puissance de l'Église comme propriétaire foncier et comme nouveau partenaire dans les réseaux de fidélité. L'auteur développe ici de nombreux exemples de l'évolution des grandes familles de Bavière telle qu'on peut la reconstituer notamment à partir de la documentation fournie par les *Libri Traditionum* des églises bavaroises, et elle montre qu'à la fin du VII^e siècle ces familles sont devenues les membres les plus importants de la communauté chrétienne: les ducs agilolfingiens ont pris la tête d'un mouvement établissant un nouveau fondement culturel pour la société bavaroise et ont propagé le modèle selon lequel les grands propriétaires fonciers peuvent publiquement démontrer leur adhésion à ce nouveau style de vie, notamment par le respect des nouvelles normes du mariage et du veuvage. Mais en encourageant cette évolution sociale et culturelle fondée sur le modèle du monde franc, les Agilolfingiens ont finalement facilité l'absorption de la Bavière dans l'empire carolingien.

Les deux derniers chapitres présentent l'évolution politique et sociale de la Bavière à l'époque carolingienne: l'auteur insiste tout d'abord sur le renforcement de la structure administrative à l'intérieur du duché, tout en admettant que la pratique carolingienne en la matière n'était pas très différente de celle des ducs agilolfingiens. Les plus profonds changements dans la vie des élites sont liés d'une part à la fin d'une paix relative avec les voisins slaves et d'autre part à l'évolution des relations entre les grands, l'Église et le roi: avec les Carolingiens, l'économie rurale porte le poids du service militaire et entrave la relative prospérité qui s'était développée sous les derniers ducs agilolfingiens, et par ailleurs toutes les relations avec l'Église sont détournées au profit du roi. À la fin du IX^e siècle les élites de Bavière ont subi une transformation considérable: de nouveaux réseaux de fidélité ont émergé, fondés sur la vassalité et le service, qui pour partie remplacent et pour partie com-

plètent les réseaux fondés sur la parenté et l'alliance. En Bavière comme ailleurs, les Carolingiens, avec l'aide de l'Église, ont travaillé à la destruction de tous les liens horizontaux et au renforcement des liens verticaux dans la société. Mais ici non plus, ils n'ont pas pu empêcher le renforcement des »lignages« qu'on voit apparaître en Bavière dans les années 870: c'est finalement l'intérêt particulier de chaque »famille« qui prend le dessus et agit comme force de dissociation en mettant à profit les difficultés de la dynastie carolingienne elle-même à partir de 860 (révolte des fils de Louis le Germanique), et l'insécurité grandissante aux frontières orientales (formation du royaume de »Grande Moravie« notamment). Kathy Pearson a des mots très durs pour l'évolution politique du X^e siècle, estimant que la fin de l'autorité carolingienne en Bavière signe le retour à l'ancien statut territorial de duché »tribal« sous le contrôle d'un puissant clan ducal, et que les intérêts particuliers de quelques magnats ont triomphé de la notion de pouvoir monarchique¹, ce qui me semble faire bon marché de nombreuses analyses historiques qui ont bien démontré que le duché du X^e siècle n'avait rien à voir avec celui du VIII^e, mais était bien plutôt l'héritier du *regnum* carolingien; il était de toutes façons bien difficile de régler le problème de la nature des »nouveaux duchés« du X^e siècle en quelques lignes.

On tirera de la lecture de ce livre une bonne vue d'ensemble de l'histoire politique de la Bavière du VII^e au X^e siècle et on appréciera les ouvertures intéressantes sur les différentes familles de l'aristocratie bavaroise. La bibliographie, qui ne saurait être exhaustive sur un tel sujet, est très bien informée quant à la littérature de langue allemande et aux ouvrages régionaux traitant de la Bavière. Il est dommage qu'elle ne soit pas davantage utilisée dans les notes, notamment lors des développements sur les différents groupes de l'aristocratie, ce qui aurait permis au lecteur de mieux reconstruire le fil du raisonnement. Enfin, on peut regretter qu'un ouvrage qui fait tant de place à la forme des réseaux et à la structure des familles n'utilise quasiment pas l'abondante bibliographie anthropologique qui donne aujourd'hui aux historiens de nouvelles clefs pour comprendre les ressorts des sociétés anciennes.

Geneviève BÜHRER-THIERRY, Bois-Colombes

Georg GRESSER, *Das Bistum Speyer bis zum Ende des 11. Jahrhunderts*, Mainz (Gesellschaft für Mittelrheinische Kirchengeschichte) 1998, X-267 S. (Quellen und Abhandlungen zur mittelrheinischen Kirchengeschichte, 89).

Cette histoire de l'évêché de Spire jusqu'à la fin du X^e siècle a été réalisée dans le cadre d'une dissertation dirigée par le professeur Odilo Engels et soutenue devant l'université de Cologne en 1994. L'auteur l'a conçue selon deux problématiques principales: d'une part présenter le développement de l'évêché depuis ses origines, non pas comme la simple succession des biographies d'évêques mais en l'envisageant dans son ensemble, d'autre part mieux éclairer les racines familiales du pouvoir des Saliens qui ont fait la fortune et la renommée de Spire. Le plan adopté, essentiellement chronologique, entremêle assez efficacement les deux aspects de la question.

L'origine précise du diocèse reste – comme la plupart des diocèses de Germanie des V^e-VI^e siècles – assez peu claire par manque de documentation. On entrevoit l'action des évêques de Spire essentiellement à partir de 614 où Hildéric occupe le siège épiscopal avec

1 P. 161: »With the collapse of effective Carolingian leadership, Bavaria ironically reverted to an older territorial status, that of an important »tribal« duchy under the leadership of a powerful ducal clan. In the end, the self-interests of some powerful magnates triumphed over the notion of monarchical power.«